APERÇU GÉNÉRAL

DES

LANGUES SÉMITIQUES

ET DE LEUR HISTOIRE.

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

APERÇU GÉNÉRAL

DES

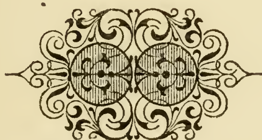
LANGUES SÉMITIQUES

ET DE LEUR HISTOIRE;

PAR

L. LÉON DE ROSNY,

Secrétaire-adjoint de la Société orientale de France et membre de plusieurs autres sociétés savantes.



PARIS,

JUST ROUVIER, LIBRAIRE,

Editeur de la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies,

20, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

LONDRES : Trübner et Cie. — LEIPSIG : Brockhaus.

M DCCC LVI.

APERÇU GÉNÉRAL

DES

LANGUES SÉMITIQUES

ET DE LEUR HISTOIRE.

[HISTOIRE GÉNÉRALE ET SYSTÈME COMPARÉ DES LANGUES SÉMITIQUES, par ERNEST RENAN. Première partie. Histoire générale des langues sémitiques. *Paris, Imprimerie impériale*, 1855, in-8°.]

I.

L'histoire des races humaines, dans les premières phases de leur développement, est, et sera toujours, pour le philosophe, un sujet de profondes méditations. En effet, aux premiers jours de son existence, l'homme destiné à accomplir l'œuvre immense que suscite en lui une impulsion surnaturelle et inconnue, entrevoit, par delà les temps, cette fin sublime qu'il a pour mission de réaliser : dans un pur enthousiasme, il ouvre simultanément toutes les voies qui doivent y conduire, laissant à sa postérité le soin de les parcourir. Alors les sciences humaines ne sont pas encore nées, mais leur germe commun a été conçu, et il est déjà prêt à éclore dans son état parfait, pourvu que l'homme sache faciliter son développement et qu'il ait la force d'empêcher son œuvre de s'étioler durant sa marche.

La connaissance de ces premiers âges contribuerait, sans

doute puissamment, à l'accomplissement des évolutions progressives de l'humanité. Mais le temps a plongé dans une mystérieuse obscurité ces siècles que nous serions si heureux de connaître; et c'est tout au plus, si les hommes de la haute antiquité nous ont laissé des souvenirs de leurs migrations sur la terre.

Que sont devenues ces générations nombreuses qui peuplaient jadis des parties presque entièrement désertes du globe que nous habitons? Que sont devenus ces souverains fameux qui écrasaient, sous le poids de leur sceptre, tant de peuples abrutis, et dont les empires semblaient destinés à s'étendre jusqu'aux dernières extrémités des terres? Ces Babylone, ces Ninive, ces Carthage, ces Palmyre qui, alors que Rome n'avait pas encore existé, et avec un orgueil digne d'elle, se glorifiaient du nom de capitales de l'univers; ces édifices immenses et superbes, ces temples sacrés des siècles passés où la loi du vrai Dieu était prononcée par ses seuls ministres? Recouvertes du voile terrible de l'oubli, toutes ces merveilles ont échappé à nos regards, et c'est à peine si nous sommes sûrs, aujourd'hui, qu'elles aient jamais existé. Un peu de poussière, quelques amas de pierres, quelques débris de monuments mutilés par l'âge, recouverts des dépouilles mortelles des peuples qui ont succombé comme eux et de quelques plantes sauvages croissant sur leur détritus; voilà ce qu'il reste, en quelque sorte, de ce monde antique que nous cherchons si ardemment à connaître, pour notre propre instruction et pour celle des hommes qui doivent nous succéder dans le labyrinthe, dont nous nous efforçons de les pénétrer détours.

S'il est vrai que l'histoire doit nous enseigner à trouver la véritable voie de la Terre promise, en nous signalant les épines cachées sous les fleurs qui garnissent les autres

sentiers, interrogeons patiemment ces vieux débris des temps passés, seuls héritages de nos ancêtres, ces tristes lambeaux de la pourpre des anciens palais, témoins mutilés des arts de ces peuples éteints, et, avant tout, les restes de leur littérature qui, vivants parmi les morts, savent encore nous parler pour ceux qui ne le peuvent plus.

Etudions donc ces langues, ces littératures sur les monuments que le temps a épargnés et qui ont traversé les siècles pour servir à notre instruction. En méditant les lois de leur formation, en en distinguant les formes successives et les altérations, nous retrouverons les origines de l'histoire des peuples et des civilisations naissantes. Et telle est l'œuvre qu'est appelé à réaliser le véritable philologue, le linguiste qui approfondit la théorie des langues avec un esprit véritablement philosophique.

II.

L'histoire d'une famille de langues, si elle est bien entendue, constitue, en quelque sorte, celle des peuples mêmes qui les parlent. En effet, les langues étant les images perpétuelles de toutes les phases de la vie de l'homme, ne sauraient être étrangères à aucune de ses actions physiques ou morales. Aussi, leur étude élargie, agrandie au-delà des étroites limites que leur avaient données les faibles comparateurs de mots, devient-elle, entre les mains des esprits profonds et philosophiques, une des faces, une des branches de la science humaine [1].

[1] La considération des caractères linguistiques des différentes familles d'hommes est généralement préférable pour nous éclairer sur

Si l'on retrace l'histoire d'une nation en prenant à la lettre les petits faits racontés par les historiens contemporains ou postérieurs, d'un génie et d'un esprit plus ou moins vaste, plus ou moins élevé, on risque fort de donner une faible idée d'un grand siècle. Au contraire, si, dépourvu de ces préjugés qu'inculquent les méchants historiens, l'on étudie avec pénétration et sagacité les langues et les arts, enfants de la réflexion et de l'esthétique, on s'assurera, autant que possible, la véritable intelligence des faits vraiment grands de l'histoire de l'homme; et ceux-là, seuls peut-être, sont destinés à le diriger et à l'instruire utilement dans la voie que Dieu lui a tracée, dès le moment où il lui donna la lumière. Séparée, disséminée, la grande famille humaine, pour synthétiser tous les éléments qui la composent, a besoin de se reconnaître; les peuples qui en forment les nombreux rameaux ont besoin de refléter mutuellement, les uns sur les autres, l'éclat de leurs supériorités réciproques, pour se diriger, en commun, vers la connaissance de ces grandes lois métaphysiques, dont le sentiment et la conception progressifs sont seuls capables de rendre l'homme libre et digne de son origine et de sa nature.

En effet, si nous recherchons avec attention les traits caractéristiques psychologiques des différentes races d'hommes, nous voyons qu'elles se sont partagé largement les

leur nature, à l'examen des caractères anatomiques de quelques individus en particulier. Les langues étant le produit direct et le miroir des émanations de l'âme humaine, on parvient, par leur comparaison, à constater, chez les diverses races qui les parlent, l'état vital et progressif de l'esprit de l'homme, alors que l'anthropologiste ne peut guère distinguer que les variations de son enveloppe matérielle. Du reste, la linguistique et l'anthropologie, en tant que sciences, ont également leur valeur et leur raison d'être, et, bien comprises, elles peuvent, l'une et l'autre, conduire à des résultats considérables.

grandes qualités de l'esprit et de l'intelligence. Dans une heureuse comparaison, le savant et profond auteur de l'Histoire des langues sémitiques, au début de son important travail, présente le parallèle des idées religieuses et philosophiques de deux grandes classes ethnographiques, la race sémitique et l'indo-européenne. La première représente le monothéisme ou la synthèse des qualités en Dieu : la foi pour principe, la soumission pour règle. La seconde, au contraire, tend à l'analyse de la nature divine; inquiète, envieuse de la connaître toujours de plus en plus, elle s'obstine contre la faiblesse des facultés humaines : elle veut combattre, en arborant sa raison pour insigne.

« La recherche réfléchie, indépendante, sévère, courageuse, philosophique, en un mot, de la vérité, dit M. Ernest Renan, semble avoir été le partage de cette race indo-européenne, qui, du fond de l'Inde jusqu'aux extrémités de l'Occident et du Nord, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes, a cherché à expliquer Dieu, l'homme et le monde par un système rationnel, et a laissé derrière elle, comme échelonnées aux divers degrés de son histoire, des créations philosophiques toujours et partout soumises aux lois d'un développement logique. Mais à la race sémitique appartiennent ces intuitions fermes et sûres, qui dégagèrent tout d'abord la divinité de ses voiles, et, sans réflexion ni raisonnement, atteignirent la forme religieuse la plus épurée que l'antiquité ait connue. »

Ces deux grandes races ne doivent-elles pas être, pour nous, un sujet de longues méditations et un exemple frappant pour nous inviter à une plus grande tolérance envers ceux qui nous paraissent errer en matière de religion ou de philosophie? N'est-il point de notre époque, si fertile en progrès variés, de concilier aujourd'hui des qualités qui

étaient, hier encore, le monopole de quelques individus pour en faire l'apanage de l'humanité tout entière? L'étude simultanée de l'histoire intellectuelle des familles indo-européenne et sémitique, ne nous convie-t-elle pas à admirer les nobles élans de ceux qui, pour atteindre à la haute science ne craignent pas de s'aventurer sur une mer inconnue, n'ayant d'autre guide pour les empêcher d'y sombrer que leur courageuse raison, et ne devons-nous pas honorer aussi ceux qui, pénétrés d'un religieux respect, contemplent perpétuellement un but qu'ils n'osent point chercher à se définir.

III.

Les idiomes qui composent la famille sémitique ne sont pas très-nombreux, surtout si l'on en éloigne ces quelques langues qui, sans offrir des affinités vraiment intimes avec les idiomes types des sémites, ne laissent pas de présenter avec ceux-ci des analogies réelles et frappantes, telles qu'on en a signalé dans le copte, le berbère, etc. Mais, à ce sujet, il est bon de remarquer comment l'on définit, jusqu'à présent, une famille en linguistique. Quelques savants ont une tendance à ne comprendre, sous ce nom, que les dialectes d'une seule et même langue; tandis que d'autres, au contraire, afin de trouver une place de classification à des idiomes, rebelles à la comparaison, réunissent trop légèrement, en un seul rameau, des langues douées de caractères trop radicalement différents.— « L'histoire naturelle, dit M. Ernest Renan, a des signes parfaitement déterminés pour établir les embranchements, les classes, les genres et les espèces; la linguistique n'en a pas. » — Elle n'en a pas

encore, c'est vrai; mais la linguistique, dans l'acception nouvelle de ce mot, est, comparativement à l'histoire naturelle, une science bien moderne, et les bases de son institution sont, aujourd'hui même, bien loin d'être établies d'une manière ferme et certaine. D'un autre côté, il serait erroné de prétendre que l'histoire naturelle, ou toute autre science réelle, soit susceptible de divisions bien précises; elles ne sauraient être, dans les unes comme dans les autres, que relatives, et rien autre chose que des points de repaires dans une chaîne continue, dont les deux extrémités, perdues dans l'obscurité de la faiblesse humaine, ne savent révéler que l'effrayante et sublime idée de l'INFINI!

Le domaine primitif des langues sémitiques paraît avoir été resserré en d'étroites limites comprenant la région incluse entre la mer Méditerrannée, la chaîne du Taurus, le Tigre, la mer Rouge et le golfe Persique. Suivant M. Ernest Renan, le séjour le plus ancien des peuplades sémitiques serait dans les montagnes de la Gordyène et de l'Aturie; leur migration, dans la Mésopotamie, dépasserait toute date appréciable. « On peut donc envisager la race sémitique, ajoute le savant philologue, comme *indigène* dans le bassin supérieur du Tigre, en conservant à ce mot le sens relatif qu'il doit toujours conserver en ethnographie. »

La classification des idiomes sémitiques donne, encore à présent, lieu à quelques contestations et très-probablement aussi à des omissions plus ou moins importantes. Quelques langues, telles que le copte par exemple, présentent des affinités réelles avec les langues sémitiques, mais elles sont ou trop insuffisantes ou trop incertaines pour permettre d'en tirer des conséquences décisives; d'autres,

telles que celles de la Nubie, de l'Abyssinie, de l'Arabi méridionale, encore presque inconnues, ne peuvent pas, pour le moment, être introduites dans le cadre de la famill sémitique. Aussi sommes-nous réduits à établir seulemen un aperçu des divisions principales que comprend l'important groupe linguistique que nous étudions.

M. Ernest Renan reconnaît, dans les langues sémitiques, trois grandes époques de développement, durant lesquelle on voit successivement apparaître chaque idiome, dans s forme naissante, dans son apogée et dans sa décadence. Ces trois époques correspondent aux trois principau groupes linguistiques des Sémites [1].

[1] Pour donner une idée exacte des grandes divisions établies par c savant dans la famille des langues sémitiques, il nous a paru utile d'e dresser un tableau synoptique de la manière suivante :

LANGUES SÉMITIQUES.	1re époque de développement. PÉRIODE HÉBRAÏQUE. * Famille du Milieu.	Branche Térachite. .	*Hébreu.*
		Branche Chananéenne.	*Phénicien.*
	2e époque de développement. PÉRIODE ARAMÉENNE. * Famille du Nord.	Branche Araméenne juive.	*Chaldéen biblique*
			Targumique.
			Talmudique.
			Syro-chaldaïque
			Samaritain.
		Branche araméenne païenne. . . .	*Nabatéen.*
			Sabien.
		Branche araméenne chrétienne. . .	*Syriaque.*
	3e époque de développement. PÉRIODE ARABE. * Famille du Sud.	Branch. méridionale, Joktanide ou Sabéenne.. . - .	*Himyarite.*
			Ethiopien.
		Branche ismaélite ou maaddique. . .	*Arabe.*

Adelung divise également les langues sémitiques en 3 grandes sections, comprenant :

I°. L'ARAMÉEN : *A.* araméen oriental ou *chaldaïque* : 1° chaldaïque septentrional, 2° chaldaïque méridional ou babylonien, 3° assyrien, 4° élamitique ; *B.* araméen occidental ou *syriaque.*

II°. Le CHANANÉEN : *A. philistin*, *B. phénicien*, *C. punique* ou *karchédonique*, *D. hébreu :* 1° langue ancienne (l'hébreu proprement dit) ;

La première phase du développement des langues sémi-ques, désignée dans le tableau ci-dessus sous le nom de *ériode hébraïque*, et dont le type consiste naturellement ans l'hébreu, se prolonge environ jusqu'au VIe siècle avant otre ère, époque à laquelle elle est remplacée par celle de araméen qui constitue le moyen-âge des idiomes sémitiques qui dure à peu près douze cents ans, après quoi l'arabe de-ent dominant dans tout l'Orient et forme la dernière période l'histoire des progrès des langues et des lettres sémitiques.

Cette division linguistique est surtout remarquable, en ce 'elle s'étend, tout à la fois, à la distribution géographique, ıx successions historiques et à la classification ethnogra-ique. En effet, nous voyons la partie septentrionale du ıys des Sémites habitée principalement par les Araméens[1], ıi, suivant M. Ernest Renan, sont le produit du mé-nge des Chamites ou Couschites avec les Sémites et les riens, sur les bords du Tigre. Tout le mouvement de la vilisation sémitique, depuis le VIe siècle avant notre ère squ'au VIIe siècle de J.-C., est dominé par ces peuples milieu desquels avait été établi le célèbre empire Assyrie.

En descendant plus au sud, on trouve le pays de Cha-an habité originairement par des hommes sauvages et gantesques, désignés par les Hébreux sous les noms de *nim*, *Enakim*, *Néfilim*, *Réfaïm*, *Zouzim*, *Zomzommim*,

ncien chaldaïque, néo-chaldaïque ou syro-chaldaïque; 3° rabbini-e; 4° samaritain; 5° galiléen.

II°. L'ARABE: *A. arabe*, *B. maure*, *C. éthiopien:* 1° Geez, éthiopien ns son acception la plus circonscrite; 2° amharique; *D. mapoulique*, *maltais*. Voy. *Mithridates, oder allgemeine Sprachenkunde*, von CHR. ADELUNG, vol. I, pag. 299 et suiv.

[1] ארם Aram, peut-être les Ἄριμοι d'Homère (*Iliad*. II, 783) et d'Hésiode *éogon*. ♈. 301) — ארמי *arami* « l'araméen ».

puis par les Amorrhéens, Gergéséens, Héthéens, Hévéens, Jébouséens, Phérézéens, qui composent la race sémitique de Chanaan; enfin, par les Ammonites, les Édomites, les Moabites qui vinrent habiter la partie Nord-Ouest de la péninsule arabique, à l'Est de la mer de Syrie (*iam Chami*) et de l'isthme actuel de Suez.

Enfin, la région la plus méridionale de la patrie des Sémites était habitée par les Arabes qui, après être restés dans une profonde obscurité jusqu'au VIe siècle, vinrent, tout à coup, étonner le monde entier de leurs progrès rapides et le terrifier de la puissance de leurs armes [1].

IV.

C'est un tableau bien digne d'attirer la pensée et de l'amener à la spéculation que celui de la race sémitique dont on retrouve l'histoire dans toutes les grandes périodes de son existence, et dont on a pu suivre les développements successifs et les circonstances caractéristiques qui l'ont conduite à son apogée et à sa fin.

Les Sémites ont eu leurs siècles de grandeur; et quand leur essence vitale a été dépensée, alors qu'ils ne pouvaient plus avancer dans les voies du progrès et de la civilisation que par des chemins tortueux et incertains

[1] Cette énumération des groupes de langues qui composent la famille sémitique, comme nous l'avons remarqué, n'est exacte et complète que par rapport à l'état présent des connaissances acquises par la science européenne. Une classification rigoureuse, dit M. Ernest Renan, placerait, à côté des trois groupes araméen, chananéen et arabe, un quatrième, le groupe méridional qu'on appellerait, si l'on veut, couschite ou sabéen, occupant les deux côtés du détroit de Bâb-el-Mandeb, et qui paraît avoir eu, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, son individualité distincte.

l'époque de la décadence s'est manifestée chez eux, pour les prévenir de leur prochaine extinction. Dans les secousses de son agonie, cette race a, deux fois, recouvré la force de vaincre l'anéantissement qui la menaçait; et, comme un colosse revenant, elle a, deux fois, dominé le monde fasciné à sa vue. — Mais sa dernière heure était définitivement sonnée : et ce flambeau de la civilisation qui, à plusieurs reprises, avait su ranimer sa lumière périssante pour guider la marche progressive de l'humanité, avait reflété son dernier éclat pour doter des civilisations encore dans l'enfance, de cette vie essentielle qui permet à l'homme de réaliser les progrès qui doivent le rapprocher de sa véritable fin.

C'est donc du sort des peuples et même des races de naître au monde et de s'anéantir presque comme un songe. Il y aurait, sans doute, là une triste image de mouvement fatal dans la succession des êtres, si ces myriades d'hommes disparaissant comme des ombres du berceau de leur existence, ne laissaient au banquet de la vie aucune contribution à la grande œuvre qu'ils étaient appelés à consommer, et que, par leur faute, ils ont peut-être retardée pour des siècles.

L'histoire nous l'apprend : lorsqu'un peuple a suivi l'impulsion de son propre génie, et, non satisfait de celui des autres, a cherché à deviner l'énigme de l'avenir ou à réaliser, au moins, les progrès qui doivent l'éclaircir, sans invoquer des dieux ou des pénates étrangers, il a rempli dignement la mission qu'il a reçue sur la terre, où son passage presque éphémère n'en a pas moins cependant laissé des traces aussi ineffaçables que mémorables dans les fastes de l'humanité.

La race sémitique a signalé son passage dans le monde

par l'établissement de ces grands principes de théodicée et de morale qui ont servi de base à plusieurs religions et à de nombreuses Ecoles.

« Remarquons d'abord, dit M. Ernest Renan, que le grand dogme de l'unité de l'espèce humaine, dogme qui, dans sa haute signification morale et religieuse, est tout à fait au-dessus de la critique, et n'a rien à craindre des découvertes auxquelles la science pourrait arriver sur la question de l'origine matérielle de l'humanité; remarquons, dis-je, que ce dogme appartient en propre aux Sémites et est la conséquence nécessaire de leur monothéisme. »

Il est vrai que l'étude un peu approfondie de l'histoire des races sémitiques, de celle des Juifs, par exemple, nous porte à induire que ce peuple interprétait assez mal le dogme de l'unité de l'espèce humaine; et que l'admission, comme axiome, du fait de l'existence primitive d'un seul couple producteur du genre humain, lui paraissait indispensable pour établir la confraternité parmi les hommes; mais tout nous convie à penser qu'il n'en fut point ainsi, aux premiers jours de la civilisation sémitique, et que ceux qui en dirigeaient la marche avaient pressenti l'application d'un sens de plus en plus élevé qu'on attacherait par la suite à leur émission du dogme de l'unité humaine, qu'ils avaient jugé préférable de ne livrer, pour le moment, que confondu dans des légendes et matérialisé.

Cette tendance des Sémites à ramener tout à l'unité est surtout remarquable lorsqu'elle a pour but la Divinité. Tandis qu'à l'origine, la race arienne imaginait autant de dieux qu'elle saisissait de merveilles dans la création; tandis qu'elle déifiait toutes ses sensations, les considérant comme ce qu'il y avait de plus élevé dans l'univers, la race sémitique avait déjà pénétré par-delà les limites du monde

matériel pour y reconnaître un Dieu unique, créateur de l'univers et la raison de toutes les déifications du polythéisme indo-européen.

Ce dogme de l'unité de Dieu, dégagé de tout ce qui peut tendre à l'identification de plusieurs êtres en Dieu, a été si profondément conçu et développé au sein du sémitisme, qu'il est venu dominer le rationalisme analytique des Ariens jusque dans ses derniers retranchements.

Le principe monothéiste avait été constitué comme axiome par les Hébreux, et, en cela, le caractère sémitique s'était signalé, pour la première fois appréciable, dans sa plus distincte expression.—Le Christ paraît : et la religion des Juifs altérée, puis reconstituée sous une forme nouvelle, vient satisfaire aux besoins progressifs des nombreuses races naissantes qui, à cette époque, inauguraient avec la foi chrétienne une ère considérable dans l'histoire du monde. — Le dogme du Dieu unique est respecté, mais il est rendu complexe ; et cette modification qui, sans en altérer nécessairement le principe, ouvre une nouvelle voie à la spéculation, engendre des scrupules et donne bientôt lieu à des controverses parmi les nouveaux représentants du sémitisme. — Mahomet surgit : le christianisme est accusé de polythéisme, et de là une nouvelle religion se constitue, arborant sur son étendard la devise de l'islamisme :

لا اله الّا الله وحده لا شريك له

Il n'y a de Dieu que Dieu seul, qui n'a pas d'associé.

Cette devise, qui est le sujet d'un assez grand nombre de versets du Coran [1], où l'on qualifie de blasphémateur

[1] Voyez, entre autres passages, la Surate, CXII, ỷ. 1, 3, 4.

ceux qui osent dire que Dieu a eu, a, ou aura un fils, se trouve exprimée d'une manière encore plus explicite dans la formule qui suit :

الله احد الله الصمد لم يلد ولم يولد
ولم يكن له كفوا احد

Dieu est un, Dieu est éternel, il n'a pas engendré et n'a pas été engendré ; nul n'est semblable à lui.

Les sémites ont donc reparu sur le théâtre de la civilisation, et, avec *l'iman*, ils sont venus réaliser une phase essentielle de leur œuvre et la consommer.

La race sémitique a produit le dogme du monothéisme à l'état brut ou natif, si je puis parler ainsi. La race indo-européenne y a porté la main ouvrière et l'a soumis à l'analyse; la race sémitique a reparu encore une fois pour mettre un frein à la tendance peut-être téméraire de l'indo-européenne, et enfin s'est évanouie, pour laisser à cette dernière, sur laquelle elle avait réagi par sa protestation, l'honneur de marcher aujourd'hui seule dans la route difficile de la spéculation.

L'esprit sémitique par lui-même ne peut concevoir de mutabilité dans l'idée qu'il a acceptée concernant la Divinité ; aussi ne veut-il pas comprendre que, sans offenser Dieu, l'homme puisse et doive en discuter la nature et les éléments. Satisfait des révélations de ses prophètes, il adopte le dogme du monothéisme, non par suite de déductions tirées de solides raisonnements, mais seulement parce qu'il est conforme à son caractère et qu'il s'accorde avec le genre de vie qu'il affectionne le plus, la vie errante. « On peut affirmer, dit M. Ernest Renan, que les Sémites n'eussent jamais conquis le dogme de l'unité di-

vine, s'ils ne l'avaient trouvé dans les instincts les plus impérieux de leur esprit et de leur cœur. »

Quelque beau, quelque grand que soit le sentiment du monothéisme chez les Sémites, par le défaut même de son immuabilité presque absolue, il était impuissant à diriger ces peuples dans les voies du progrès et de ce perfectionnement qui consiste dans la tendance approximative vers la Divinité. Aussi cet instinct inaltérable qui les porte à rejeter toute complexité en ce qui touche l'Etre-Suprême, les convie-t-il à rechercher en tout ce qui est le plus simple. Une vie nomade et sans grands besoins, l'indifférence des choses du monde, l'absence de variété dans les arts qu'ils cultivent peu, joint à l'intolérance la plus sévère, à une fierté indomptable, et à un tempérament vindicatif; voilà ce qui caractérise, en quelques mots, le type sémitique.

Dans son Histoire des Sémites et de leurs langues, M. Ernest Renan n'a pas craint de hasarder avec un talent de synthèse bien rare aujourd'hui, — quoiqu'il soit plus nécessaire que jamais pour les destinées du monde, — une esquisse du caractère des peuples et des idiomes sémitiques. Quiconque comprend l'importance et la gravité d'un travail de ce genre, saura rendre justice à l'admirable talent avec lequel le savant et profond auteur est parvenu, par l'étude de leur histoire et de leurs langues, à déduire les caractères généraux qui groupent des nations à jamais célèbres dans les annales de l'humanité.

Peut-être regrettera-t-on cependant que M. Ernest Renan ait attribué à l'ensemble des Sémites des caractères qui n'étaient point propres à la totalité des peuples désignés sous ce nom. Peut-être, au premier abord, sera-t-on tenté de

lui reprocher, avec quelques critiques plus érudits que profonds, d'avoir trop voulu généraliser et ramener à un même type des peuples qui, bien que présentant pour la plupart une grande conformité entre eux, ne laissent pas néanmoins de différer sous certains points de vue; et cela d'autant plus, que la seconde époque du sémitisme, la période dite *araméenne*, donna naissance au célèbre empire d'Assyrie, et, avec lui, à tout un olympe de dieux, à des villes magnifiques, à de grands monuments et à toutes ces créations matérielles qui conviennent parfaitement à l'esprit arien, mais qui, suivant M. Ernest Renan, ont toujours invinciblement répugné au caractère sémitique.

En effet, si l'on parcourt les périodes successives de l'histoire des nations désignées aujourd'hui sous le nom de sémites, on sera porté à reconnaître, chez quelques-unes, des traits caractéristiques bien différents de ceux qui distinguent le peuple hébreu, reconnu généralement comme le premier type parfait du sémitisme. L'histoire des Assyriens et des Phéniciens, par exemple, semble contredire la définition d'ensemble proposée comme base de la classification des peuples sémitiques et comme pouvant servir parfois de criterium pour l'appréciation de certains faits importants de leurs annales.

Cette objection serait, en effet, d'un grand poids, s'il était sage, juste, philosophique en un mot, de détruire une règle par cela seul qu'elle présente des exceptions (et c'est encore une question de savoir s'il s'agit ici d'exceptions et quelle en est leur nature et leurs conséquences); s'il était intelligent de chercher indifféremment à chaque espace du temps et dans chaque individu, les caractères déterminatifs de la race à laquelle chacun d'eux appartient; s'il était conséquentde ne tenir aucun compte des influences

étrangères et des époques où les civilisations sont forcées de courber sous l'influence des vainqueurs naturellement plus puissants, ou sous celle de misérables tyrans qui, loin de les aider à poursuivre leur marche progressive, se plaisent à y mettre obstacle pour satisfaire leurs vices, leur ambition et leur caprice.

La race sémitique s'est maintenue avec ses caractères les plus importants, au travers des siècles et des péripéties qui sont du sort de tous les peuples. Le monothéisme, qui, comme l'a parfaitement compris M. Ernest Renan, « en résume et en explique tous les caractères », est resté perpétuellement la plus importante réalisation du sémitisme, partout où il est demeuré dans les conditions qui lui sont propres et toutes les fois qu'il n'a point été effacé sous une influence extérieure.

Les apparences, en ethnographie comme en linguistique, sont souvent trompeuses ; et, souvent aussi, les faits recueillis dans les annales contemporaines sont plus propres à égarer qu'à instruire ceux qui, dépourvus du sens philosophique et de l'esprit de synthèse, veulent se servir de la notion qu'ils en ont reçu, pour reconstituer l'histoire des nations éteintes et pour interpréter les monuments qu'elles ont érigés.

Après s'être bien pénétré de l'esprit des races qu'il étudie par l'examen des faits que le sentiment du vrai, du grand, du beau lui aura fait choisir comme les plus importants de la scène dont il cherche à bien comprendre les ressorts, l'Historien, vraiment digne de ce nom, se créera dès lors une règle, un criterium qui lui servira pour juger collectivement ou individuellement tous les faits secondaires que, dans la première période de ses études, il aura sagement cru devoir négliger. S'il a bien suivi cette méthode, s'il a su

la perfectionner encore au-delà de ce que je saurais dire ici, s'il conserve au labeur une sage défiance de lui-même, l'historien appréciateur pourra, sans craindre les critiques légers et superficiels, présenter des généralisations qui n'en seront pas moins utiles, quand même les récits de quelques chroniqueurs viendraient y opposer des objections ou de prétendues contradictions que les découvertes successives de la science effaceront nécessairement avec le temps.

Cette méthode pour apprécier l'histoire est, je l'avoue, très-périlleuse; mais je me hâte d'ajouter qu'elle est la seule vraie, la seule utile, la seule progressive, la seule digne des créatures de Dieu.

Nous allons revenir, dans la suite de cet article, sur le rôle de la Phénicie et des empires formés parmi les Sémites durant la période araméenne; et nous essaierons de présenter l'analyse des faits qui doivent justifier les raisons que nous avons soumises ci-dessus au jugement des esprits dépourvus de préjugés.

V.

Les grands empires, les villes puissantes et superbes, les longues pérégrinations, les colonies lointaines, paraissent avoir été généralement contraires aux habitudes des peuples sémitiques, dont le penchant naturel est surtout de vivre en tribus nomades. « Le caractère propre des Sémites, lisons-nous dans l'Histoire des langues sémitiques [1], est de n'avoir ni industrie, ni esprit politique, ni organisation municipale; la navigation et la colonisation leur semblent antipathiques; leur action est restée pure-

[1] Page 173.

ment orientale et n'est entrée dans le courant des affaires de l'Europe qu'indirectement ou par contre-coup. »

Les Phéniciens, communément compris dans la grande famille sémitique, ont cependant sillonné longtemps les mers de leurs escadres aventureuses, et établi des comptoirs sur toutes les plages de la Méditerranée [1]. Quoique l'on soit naturellement porté à conclure que les Phéniciens étaient des Sémites, par cela même qu'ils parlaient une langue sémitique, on ne peut point s'empêcher de reconnaître, avec M. Ernest Renan, que quelques graves difficultés s'élèvent ici aux yeux de l'historien et le tiennent en suspens sur l'origine réelle de ce peuple. Au nombre de celles-ci, l'on remarque, tout d'abord, la mythologie grossière et profane des Phéniciens, leur culte sensuel et voluptueux, leur commerce de courtisanes, qui contrastent si étrangement avec la religion pure, chaste, sévère, monothéiste des Hébreux, lesquels, du reste, ont toujours repoussé, sans doute avec raison, toute fraternité avec Chanaan, qu'ils ont rattaché à la race maudite de Cham.

De ces considérations et d'autres qu'il serait trop long de rapporter ici, M. Ernest Renan tire la conclusion que les Phéniciens sont une branche de la grande famille *sémitico-couschite*, qu'il a retrouvée également en Assyrie, en Babylonie, dans l'Yémen et l'Ethiopie, laquelle diffère considérablement de la race des Sémites nomades ou *Térachites*.

Quant à la question de savoir quelle est l'origine précise des Phéniciens, d'expliquer la raison du contraste si considérable que l'on remarque entre leur langue reconnue sémitique et leurs mœurs qui ne le sont aucunement, « il

[1] Principalement sur les côtes de Barbarie en Cyrénaïque, dans les îles de Chypre, de Malte, de Sicile, de Sardaigne, à Marseille, en Espagne, etc.

faut avouer, dit l'auteur du savant ouvrage que nous étudions, que, dans l'état actuel de la science, il n'est point possible d'y répondre d'une manière bien satisfaisante. » Il y a là une circonstance où la linguistique semble insuffisante et où le concours de l'anthropologie (par les moyens de reconstitution anatomique) ne serait pas sans une grande utilité. Ne pourrait-on pas, en attendant de nouvelles découvertes scientifiques qui permettent de proposer une thèse plus exacte, considérer les Phéniciens comme des Sémites sortis de la direction qui leur est propre et dégradés par l'appât des richesses et par l'application au commerce dont ils auraient pris le goût, par suite d'un contact étranger?

La linguistique semble ici faire défaut : et ceux qui professent, non sans raison, un culte pour cette grande science pourraient bien laisser refroidir leur zèle, en vue du cas échéant. Les Phéniciens parlent une langue qui se lie étroitement à celle du peuple hébreu, et cependant on pourrait presque affirmer qu'il n'y a guère de nations qui, ethnologiquement parlant, soient plus différentes l'une de l'autre! Or, la linguistique, si on en avait suivi les principes pour la solution du problème présent, aurait entraîné dans une erreur d'autant plus regrettable qu'aux yeux de bien des savants, elle eût paru incertaine ou, pour le moins, encore *sub judice*. Qu'on nous permette ici une observation qu'au besoin nous pourrons développer, et qui n'est peut-être pas sans avenir dans la marche progressive de la linguistique et de la philologie. On a reproché, non sans quelques solides raisons, aux savants du commencement de notre siècle et à ceux qui les ont précédés, de se contenter de comparer des racines et des mots dans le but d'établir des chaînons de parenté présumée entre des idiomes non en-

sore soumis à une rigoureuse classification. Et cela, appuyait-on avec raison, parce que cette méthode des premiers linguistiques était incomplète pour la linguistique, comme le système sexuel de Linné l'était pour la botanique. On a proposé, comme un progrès, de comparer les formes grammaticales des langues: et, dès lors, on a peut-être trop méprisé le système des racines qui était, quelque temps seulement auparavant, l'unique et entière base des travaux de philologie comparée. Nous voyons maintenant, par l'exemple du phénicien comparé à l'hébreu, que la linguistique, telle qu'on la comprend aujourd'hui, nous mène à des déductions qu'une saine critique nous empêche d'admettre. Ne serait-il pas progressif et philosophique, —en étudiant les langues et tout en comparant entre eux, comme par le passé, leurs vocabulaires et leurs formes grammaticales, — de réunir par groupes et de coordonner celles qui possèdent à un degré relativement assez égal les éléments, les formes nécessaires pour désigner, qualifier, définir, exposer des sujets qui se rattachent à un certain ordre d'idées plus ou moins parfait[1] (et en même

[1] Par ce moyen, on aura réuni en de mêmes classes les idiomes qui sont le produit d'une même civilisation, le résultat d'un même progrès intellectuel et social. Cette nouvelle classification, en présentant (synoptiquement, si l'on veut) l'échelle graduée des langues plus ou moins parfaites, frappera l'esprit des causes qui ont réagi pour leur perfectionnement et leur décadence, et lui suggéra quelles conditions chacune d'entre elles doit réaliser pour être réellement en voie ascendante et pour approcher de sa véritable fin. Ainsi, le linguiste cultivera une science utile, vaste et noble; nommée métaphysique des langues, elle sera la recherche des grands progrès qui doivent constituer leur avenir. Nous ne saurions admettre complétement l'opinion d'un savant académicien, M. Ad. Franck, qui prétend (*Moniteur universel* du 13 octobre 1856) que la philosophie linguistique « repose sur une étude analytique *des langues qui existent réellement* et nous apprend, *non quels devraient être, mais quels sont* les procédés de l'espèce humaine

temps caractéristique), comme chez les Sémites, par exemple, à cette grande appréciation de leur génie : le MONOTHÉISME. — Peut-être la thèse que je présente, avec toute l'humilité dont je suis capable, surtout aux linguistes profonds et libres, leur paraîtra-t-elle trop vague, trop peu définie, et soulèvera-t-elle ailleurs quelques critiques érudites ; peut-être aussi aurai-je à me reprocher à moi-même de l'avoir émise dans un article où je ne pouvais, sans de trop grandes digressions, lui consacrer toutes les explications qu'elle nécessitait et l'exposer aussi complétement aussi clairement qu'on pourrait le désirer. Néanmoins j'espère qu'en attendant l'occasion favorable où je pourrai la développer, ces lignes suffiront pour signaler l'entrée d'une nouvelle voie pour la linguistique, dans laquelle je serais trop heureux de suivre (*non passibus æquis*) les savants philologues de notre époque qui ne manqueront pas d'assurer un avenir réel à cette science, si, pour ne pas tomber dans les rêveries (soi-disant spéculatives) de quelques savants du dernier siècle, on ne la réduit pas à entasser matériellement des faits qui, faute d'être fécondés par un souffle vivifiant, ne pourront amener qu'à des conséquences inutiles pour l'avenir du monde.

dans la formation du langage, et les rapports du langage, soit avec l'intelligence, soit avec l'organisme, soit avec les impressions qu'excite en nous la nature extérieure. » Le linguiste, s'il s'abstient de rechercher quels doivent être les procédés de l'esprit humain dans la formation des langues, ne pourra plus espérer obtenir désormais que des résultats négatifs. Il aurait eu pour mission de constater que tel idiome a dû succomber par suite de la mauvaise direction qui lui a été donnée, et il n'aurait pas celle d'éclairer sur les phases successives de perfectionnement dans lesquelles il eût dû entrer, pour déterminer la marche progressive de l'humanité.

VIII.

La présence de trois consonnes radicales, dont deux surtout représentent l'idée principale du mot, est un caractère important à constater dans la forme des racines sémitiques; la troisième de ces consonnes paraît y avoir été ultérieurement affixée afin d'établir des nuances et des modifications dans le sens primitif de la racine. Cette troisième lettre semble tellement avoir été ajoutée après coup, qu'il arrive quelquefois qu'un thème bilitère peut devenir trilitère de plusieurs manières, sans changer de signification. M. Ernest Renan remarque, en outre, que la trilitérité (si toutefois l'on est obligé de l'admettre comme particulière à quelques verbes) n'exclut pas le monosyllabisme dans les racines sémitiques, car les liquides et les aspirées qui s'y rencontrent alors, ne sont que des demi-voyelles qui ne sauraient détruire la forme monosyllabique des racines.

L'hypothèse du monosyllabisme des racines sémitiques, émise d'abord dans le *Mithridates* d'Adelung, conduisit Klaproth à publier un mémoire[1] dans lequel il essaya de prouver « que ces prétendues racines [les racines dissyllabiques] ne sont réellement que des mots composés d'une syllabe, de deux consonnes et d'une voyelle intermédiaire, et d'une autre consonne finale, laquelle modifie l'idée de la racine monosyllabique. »

Dans les langues sémitiques, dit M. Ernest Renan, « le sens nous apparaît partout attaché à deux idées fonda-

[1] *Observations sur les racines des langues sémitiques*, par KLAPROTH, pag. 212.

mentales qui s'adoucissent, se fortifient, se complètent de mille manières, selon la nuance qu'il s'agit d'exprimer. On arrive ainsi, poursuit le savant philologue, à une langue simple et monosyllabique, sans flexions, sans catégories grammaticales, exprimant les idées par la juxta-position ou l'agglutination des mots; à une langue, en un mot, assez analogue aux formes les plus anciennes de la langue chinoise[1]. »

Est-on en droit de supposer que tel ait été l'état primitif des langues sémitiques? M. Ernest Renan pense, à cet égard, qu'un esprit sage, persuadé qu'on ne saurait deviner *à priori* les voies infiniment multiples de l'esprit humain, hésitera toujours à se prononcer sur cette question.

Nous croyons, avec le savant orientaliste, que chercher à deviner *à priori* la solution d'un tel problème est une tentative, sinon impossible, du moins téméraire et périlleuse; mais nous sommes également persuadés que le résultat désiré, peut être obtenu en procédant par analogie, c'est-à-dire en étudiant les transformations successives d'un idiome tel que la langue chinoise dont nous pouvons retrouver l'histoire depuis une époque qui touche de très-près à ses origines. Il est à regretter, suivant nous, que la plupart des linguistes de notre époque, préoccupés d'ailleurs par de louables recherches, négligent de porter leur attention sur les différentes formes de la langue chinoise et sur ceux d'entre ses dialectes qui ont conservé le plus de traces de son système primitif. Il est une foule de questions philologiques qu'on ne saurait résoudre définitivement sans avoir acquis une connaissance générale et préalable

[1] *Hist. gén. et syst. compar. des lang. sémitiq.*, page 87.

des particularités caractéristiques des différentes familles de langues ; et il est à craindre qu'on ne se voie tôt ou tard dans la triste nécessité de reprendre, *ab ovo*, des travaux élaborés par des linguistes trop exclusifs, et uniquement adonnés à l'étude des idiomes les mieux connus ou les plus étroitement liés à nos annales.

IX.

A l'étude générale des langues sémitiques, se rattache une question de la plus haute importance pour la science et pour l'histoire de l'humanité. Il s'agit de savoir s'il existe des affinités réelles entre les idiomes sémitiques et ceux des autres groupes ethnographiques et si ces affinités sont suffisantes pour conclure l'unité primitive du langage, afin d'en arriver à la discussion du principe de l'unité des races. M. Ernest Renan semble porté à résoudre cette question, ou tout au moins la première partie, d'une manière négative. « Quelque divers que soient entre eux les groupes qui forment la famille indo-européenne, on explique parfaitement comment tous se rapportent à un mode identique et ont pu sortir d'un même idiome primitif. Il n'est pas permis d'en dire autant des langues sémitiques comparées aux langues indo-européennes, ni du chinois comparé à ces deux familles [1]. »

En effet, on ne peut s'empêcher de reconnaître une différence considérable, je dirais même radicale, si je n'avais crainte de froisser des intérêts et des opinions respectables à plus d'un titre, entre les idiomes des Sémites, des Ariens, des Chinois et d'autres races aussi profondément

[1] *Hist. génér. des lang. sémit.*, p. 419.

distinctes les unes des autres. Mais en suit-il nécessairement que, de ces différences, il faille aller jusqu'à admettre, contrairement aux traditions bibliques et à celles de presque tous les peuples, une multiplicité primitive dans la création? — Il y a là une question que la critique aura vraisemblablement longtemps encore, il faut l'avouer, beaucoup de peine à éclaircir d'une manière satisfaisante, et les notions que nous avons reçues des temps primitifs sont encore ou trop vagues ou trop incertaines pour que nous puissions établir, sur leur foi, un système acceptable de l'origine des races. « On concevrait à la rigueur, lisons-nous dans l'Histoire générale des langues sémitiques [1], qu'une même race, scindée dès son origine en deux ou trois branches, eût créé le langage sur deux ou trois types différents. Il n'est pas possible que la naissance du langage ait été précédée d'une période d'incubation, durant laquelle des causes, en tout autre temps secondaires, auraient agi d'une manière énergique et creusé les abîmes de séparation qui nous étonnent. »

On a présenté, il est vrai, entre les racines sémitiques et les racines indo-européennes, quelques rapprochements qui ne manquent pas d'un certain intérêt et de peser dans cette question encore *sub judice*. M. Renan en cite quelques exemples empruntés pour la plupart à Gésénius : nous allons en reproduire quelques-uns ci-dessous, ayant soin de transcrire en caractères romains les mots comparés que le savant philologue a cru devoir citer seulement en caractères exotiques. Nous croyons qu'il est tout à la fois logique et utile, pour ne pas dire indispensable, de présenter les mots qui font l'objet de comparai-

[1] Page 419.

sons linguistiques ou d'étymologies, en lettres européennes, c'est-à-dire dans un alphabet unique et commun de transcription, sauf à donner en outre les signes originaux propres à chaque idiome, dans le but de permettre aux orientalistes de vérifier, aussi rapidement que possible, l'exactitude des exemples soumis à leur appréciation.

Voici donc les comparaisons dont nous venons de parler :

	Langues sémitiques.	Langues indo-européennes.
Hébreu.	*Halal* (bruit ou acclamation d'une foule).	Grec, *'ololuzein, alalazein;* lat., *ululare ;* armén., *lal.*
Hébreu.	*Qarah* (crier).	Grec, *krazô;* allem., *krœhen,* angl., *Cry* (*to*); suéd., *skria;* russe, *krîtchate*, *krîke* (cri); franç., *crier.*
Hébreu.	*Charaq* (siffler).	Grec, *surizô, surigx.*
Hébreu.	*Qeren* (corne).	Grec, *kéras;* latin, *cornu;* celt., *kern;* goth., *haurns;* allem., *horn;* français, *corne.*
Hébreu.	*Erets* (terre).	Pehlwi, *arta* (sanscr., *dhara*, d'où lat., *terra*); goth., *airtha;* allem., *erde;* angl., *earth.*
Hébreu.	*Carath* (couper). *Cour* (percer). *Carah* (creuser).	Sanscr., *khoûr* (percer), *krat.* Grec, *keirô.* Russe, *kroïte.*
Arabe.	*Karah* (creuser).	
Hébreu.	*Masac* (mêler).	Sanscr., *misr, makch;* persan, *amizidan* et *amiktan;* grec, *misgô'* lat., *misceo;* russe, *miéchate;* polon., *mieszam* ; bohém., *smisseti'* angl., *to mash. to mix*; allem., *mischen*; celt., *miskam.*
Hébreu.	*Halab* (être gras).	Sanscr., *lip;* grec, *lipa*, *lipaô*, etc.
Hébreu.	*Coum* (idée de réunion, *Amam.* conjonction).	Lat., *cum* , *cumulus.* Grec, *'ama ;* sanscr., *sam* (cf. pers. *hem*), grec, *sun;* mœsogoth., *sama, saman ;* russe , *se* , *so* ; allem., *sammt,* ZU*sammen*; français, EN*semble.*

Ces rapports, il faut l'avouer, bien que bons à constater pour les retrouver au besoin réunis, sont très-insuffisants pour prouver l'exactitude de la thèse de l'unité primitive des langues et, par suite, des familles sémitique et

indo-européenne. M. Renan remarque avec raison que quelques-uns des radicaux comparés ci-dessus (les quatre premiers, par exemple) étant des onomatopées, il n'y a rien de surprenant de les retrouver chez des peuples complétement étrangers les uns aux autres ; qu'il est en vérité plus difficile de rattacher les autres à des sons imitatifs des objets désignés ; mais qu'il faut reconnaître qu'une foule de relations onomatopiques, qui frappaient les organes délicats et sensibles de nos premiers pères nous échappent aujourd'hui ; qu'il n'est donc pas étonnant que nous soyons embarrassés pour expliquer des rapprochements du genre de ceux qu'on a vus plus haut ; qu'enfin « toute appellation a sa cause dans l'objet appelé et que le hasard n'eut aucune part dans l'œuvre constitutive des langues. » Ce principe une fois admis, la présence de radicaux identiques, dans différentes familles de langues, n'implique point la conséquence de leur unité primitive, et il faut chercher, dans un autre ordre d'idées, la solution importante du problème relatif à l'origine du langage.

FIN.

PUBLICATIONS ORIENTALES DE M. L. LÉON DE ROSNY.

INTRODUCTION A L'ETUDE DE LA LANGUE JAPONAISE. *Paris, Maisonneuve et Cie*, 1856. In-4, avec planches. . . . . 6 fr.

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE JAPONAISE (japonais français-anglais). *Paris, Maisonneuve et Cie*, 1856, in-4. . . . . 6 fr.

COLLECTION D'ANCIENNES PEINTURES MEXICAINES (hiéroglyphes mexicains), publiée avec des notices et descriptions historiques. *Paris*, 1855; texte in-4 et volume de planches coloriées in-fol. La livraison. . . . . 6 fr.

APERÇU DE LA LANGUE CORÉENNE et de son Ecriture. *Paris* (*Collection linguistique*), 1856. In-8. . . . . 4 fr.

NOTICE SUR L'ECRITURE CHINOISE et les principales phases de son histoire, comprenant une suite de spécimens de caractères chinois de diverses époques, de fragments de textes et d'inscriptions, de fac-simile, de table, etc. *Paris, B. Duprat*, 1854. In-8. Pl. lith. 4 fr.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA LANGUE SIAMOISE et sur son Ecriture. *Paris, Imprimerie impériale*, 1855. In-8. . . . . 2 fr.

NOTICE SUR LA LANGUE ANNAMIQUE. *Paris, J. Rouvier*, 1855. In-8. Pl. lith. . . . . 2 fr.

NOTICE SUR LE THUYA DE BARBARIE (Callitris quadrivalvis) et sur quelques autres arbres de l'Afrique boréale. *Paris* et *Alger*, *J. Rouvier*, Dubos, Bastide, 1856. In-8, avec deux dessins. . . . . 2 fr

L'OPUNTIA ou Cactus raquette d'Algérie. *Paris, Rouvier* et *Gouin*, 1857. In-8.. . . . . 50 c.

OBSERVATIONS SUR LES ÉCRITURES SACRÉES de la presqu'île transgangétique. *Paris*, 1852. In-8. Planches.. . . . . 3 fr. 50

Yin-tchi-wen. LE LIVRE DE LA RÉCOMPENSE DES BIENFAITS SECRETS, traduit sur le texte chinois. *Paris, impr. Carion*, 1856. In-8. 1 fr.

MŒURS DES AÏNO, insulaires de Yéso et des îles Kourilles. Extrait des ouvrages japonais et des relations des voyageurs européens. *Paris*, 1857. In 8.. . . . . 50 c.

ÉTUDES D'AGRICULTURE ALGÉRIENNE. *Paris*, *Gouin*, 1857. In-12 (2e édition).. . . . . 50 c.

TABLE DES PRINCIPALES PHONÉTIQUES CHINOISES, disposée suivant une nouvelle méthode permettant de trouver immédiatement le son des caractères, quelles que soient les variations de prononciation, et adaptée spécialement au Kouan-hoa ou dialecte mandarinique; précédée de notions élémentaires sur les signes phonétiques à la Chine. *Paris*, *Maisonneuve et Cie*, 1857. In-8. (2e édition). . . . . 3 fr.

RECHERCHES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES sur l'écriture des différents peuples anciens et modernes, précédées d'une introduction sur la classification des divers systèmes graphiques usités depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. *Paris*, *Maisonneuve et Cie*, 1857-58. In-4. (Ouvrage accompagné d'une grande collection d'alphabets et de nombreux *fac-simile* d'écritures reproduites, en or et en couleur).. . . . . 25 fr.

MÉMOIRE SUR LA CHRONOLOGIE JAPONAISE, précédé d'un aperçu des temps anté-historiques. *Paris*, 1857. In-8, avec planche. . . . 2 fr.

CHRESTOMATHIE JAPONAISE, accompagnée de notes et traductions. 2 vol. in-8, avec fac-simile. . . . . » »

MANUEL DE L'ÉCRITURE JAPONAISE, avec de nombreux exercices de lecture. *Amsterdam*, *L. Van Bakkenes et Compagnie*. 1 vol. in-12. (Sous presse, une édition française et une édition hollandaise.). » »

Pour paraître prochainement :

MÉMOIRE SUR LA NATURE ET LES ORIGINES DE LA LANGUE CHINOISE et des idiomes qui s'y attachent. In-8.. . . . . » »

Travail auquel l'Institut de France a accordé une des trois mentions honorables décernées au concours de 1857.

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.